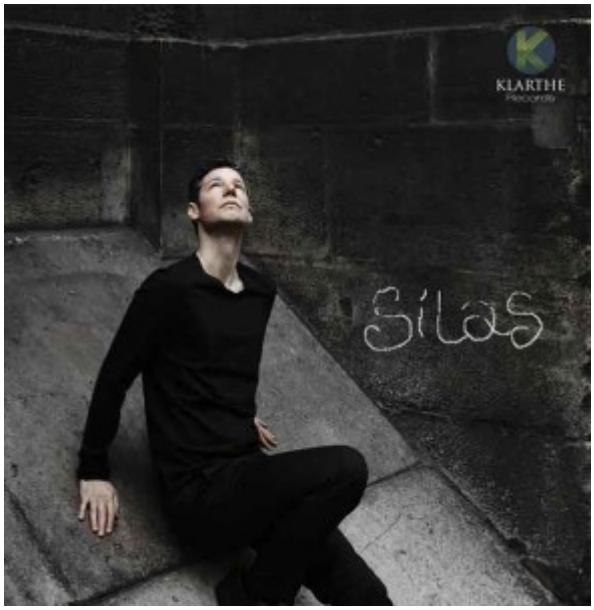
CD événement, critique. ” SILAS “, Silas BASSA, piano (1 cd Klarthe records)



CD événement, critique. ” SILAS “, Silas BASSA, piano (1 cd Klarthe records) – Il avait déjà fait paraître chez Paraty, deux albums singuliers, affirmant une personnalités artistique dense et affirmée (Dualità, Oscillations : **lire ici notre présentation critique du cd Dualità**) – En un « piano qui pense le monde » (dixit notre rédacteur Lucas Irom à propos du recueil et des concerts « Dualità »), le pianiste et compositeur argentin Silas Bassa récidive un parcours semé d’éclats poétiques dont le goût des contrastes enchanteurs et des ambiances éclectiques confirment une nette disposition pour l’imaginaire.

Dans ce nouveau programme intitulé « SILAS », édité par **Klarthe records**, l’interprète de ses propres œuvres réalise au piano comme un AUTOPORTRAIT MUSICAL. En 5 lettres majuscules, comme autant de facettes, uniques, complémentaires : « SILAS » ; composantes d’un être multiple. Qui cependant ne sacrifie en rien son unité sensible. Dans Dualità, le pianiste réussissait un superbe collage d’oeuvres connues signées Messiaen, Glass, Debussy…complétées par ses partitions, soit une ode aux voix du XXè, que le compositeur prolonge ici par un nouveau kaléidoscope serti de pièces de son cru : que des compositions personnelles et originales. Il en résulte 10 pièces personnelles, 10 étapes d’un voyage intime menant de la pampa argentine aux pavés parisiens. La palette des émotions est

large, aux enchaînements imprévus et révélateurs. Ce sont des cartes postales, des souvenirs ténues, réitérés (« amor de madre »), des hommages directs (« Katia the runaway », « Rosa Bonheur »…), des instants privilégiés captés dans l'intimité domestique (« le chat et le poisson rouge »), des clins d'oeil introspectifs (« letter to myself »); et comme souvent, une complicité partagée (« trust » avec la violoncelliste Maitane Sebastian)….

Identifions quelques jalons dans ce parcours hors normes, subtilement autobiographique. « Wonder » (1) puis « Going with the flow » (2) sont des évocations fugitives, des interrogations suspendues qui semblent égrener les heures et questionner le flux du temps : le pianiste compositeur exploite les riches basses de l'instrument, un Steinway D (2) en alternant des séquences répétitives citant Satie et Glass, avec une puissance de jeu toujours très contrôlée. Katia la fugueuse / « Katia the runaway » (3) est le premier portrait de ce programme très personnel, évocation plus tourmentée et versatile ; de quoi contraster avec le rythme plus passionné et dansant comme un tango assagi d' »Amor de madre » (4) / amour maternel. « The call » (5) expose un dramatisme presque âpre puis le résout dans le balancement d'une contine intérieure aux accents plus inquiets et dissonants… Comme une confession adressée à soi, « Letter to myself » est plus aérien, d'une insouciance qui régénère (6).

« Magma » porte bien son nom et exprime l'imminence d'une catastrophe à venir, un trop plein prêt à exploser (7) que compense une séquence plus grave et presque murmurée : le chant du volcan avant son éruption ?

« Trust » saisit par contraste là encore par son questionnement hypnotique (8) et l'expression d'une plénitude recouvrée, en complicité avec le violoncelle ; d'une narration nerveuse, l'épisode (vécu?) « Le chat et le poisson rouge » en

français dans le texte indique un souvenir intime, l'immersion du quotidien dans un programme à la couleur en effet autobiographique.



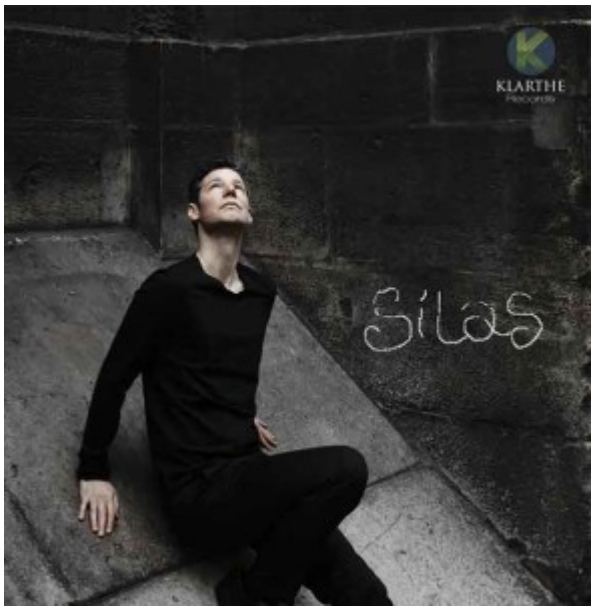
Ambiances et atmosphères riches en sensations et réitérations multiples, le programme parcourt des tranches de vie, des expériences aux résonances intimes qui même si leur sens profond nous échappent, invitent à une bienheureuse rêverie, une mélancolie heureuse, épanouie qui vivifie l'espoir et célèbre la vie.

CD événement, critique : SILAS / Silas Bassa, piano, 1 cd Klarthe records, Parution annoncée le 15 mai 2020 (sortie digitale) ; le 6 novembre 2020 : sortie physique. CLIC de CLASSIQUENEWS

approfondir

LIRE aussi nos autres articles SILAS BASSA sur CLASSIQUENEWS
Entretien avec Silas Bassa à propos de son album ***Dualità…*** « ***un chemin de liberté et d'équilibre. Ecrire, c'est remercier la vie*** ».
http://www.classiquenews.com/entretien-avec-silas-bassa-pianiste-hors-normes-a-propos-de-son-cd-dualita-paraty/

CD, annonce. » SILAS « , Silas BASSA, piano (1 cd Klarthe records)



CD, annonce. » SILAS « , Silas BASSA, piano (1 cd Klarthe records) – Il avait déjà fait paraître chez Paraty, deux albums singuliers, affirmant une personnalités artistique dense et affirmée (Dualità, Oscillations : lire ici notre présentation critique du cd Dualità) – En un « piano qui pense le monde » (dixit notre rédacteur Lucas Irom à propos du recueil et des concerts « Dualità »), le pianiste et compositeur argentin Silas Bassa récidive un parcours semé d'éclats poétiques dont le goût des contrastes enchanteurs et des ambiances éclectiques confirment une nette disposition pour l'imaginaire. Dans ce nouveau programme intitulé « **SILAS** », édité par Klarthe records, l'interprète de ses propres œuvres réalise au piano comme un **AUTOPORTRAIT MUSICAL**. En 5 lettres majuscules, comme autant de facettes, uniques, complémentaires ; composantes d'un être multiple. Qui cependant ne sacrifie en rien son unité sensible. Dans Dualità, le pianiste réussissait un superbe collage d'oeuvres connues signées Messiaen, Glass, Debussy…complétées par ses partitions, soit une ode aux voix du XXè, que le compositeur prolonge ici par un nouveau kaléidoscope serti de pièces de son cru : que des compositions personnelles et originales. Il en résulte 10 pièces personnelles, 10 étapes d'un voyage intime menant de la pampa argentine aux pavés parisiens. La palette des émotions est large, aux enchaînements imprévus et révélateurs. Ce sont des cartes postales, des souvenirs ténues, réitérés (« amor de madre »), des hommages directs (« Katia the runaway », « Rosa Bonheur »…), des instants privilégiés captés dans l'intimité domestique (« le chat et le poisson rouge »), des clins d'oeil introspectifs (« letter to myself »); et comme souvent, une complicité partagée (« trust » avec la violoncelliste Maitane Sebastian)…. **Prochaine critique du cd SILAS / Silas Bassa,**

piano, 1 cd Klarthe records, dans le mag cd dvd livres de classiquenews. Parution annoncée le 15 mai 2020 (sortie digitale) ; le 6 novembre 2020 : sortie physique.

_____

_____

approfondir

LIRE aussi nos autres articles SILAS BASSA sur CLASSIQUENEWS **Entretien avec Silas Bassa** à propos de son album ***Dualità…*** « ***un chemin de liberté et d'équilibre. Ecrire, c'est remercier la vie*** ».
http://www.classiquenews.com/entretien-avec-silas-bassa-pianiste-hors-normes-a-propos-de-son-cd-dualita-paraty/

_____

CD événement, critique. TALISMAN : œuvres de Karol Beffa (1 cd Klarthe records)



CD événement, critique. TALISMAN : œuvres de Karol Beffa (1 cd Klarthe records) – C'est une manière d'anthologie délectable, car ce remarquable programme démontre l'étendue des capacités compositionnelles du Français (d'origine polonaise) **Karol Beffa**. On y relève dans le mode tonal assumé et réjouissant, les affinités électives qui nourrissent un parcours créatif singulier et personnel : Bartok, Ravel et son homologue en Pologne Karol Szymanowski et Lutoslawski. Mais aussi Berg, Dutilleux, Ligeti… Chez Beffa, la matière sonore s'illumine de l'intérieur, déroulant une somptueuse opportunité pour les instruments de briller dans la profondeur, jamais dans l'artifice… Ce ne sont pas les pièces réunies dans ce programme qui nous contrediront, tant la sensibilité poétique de Karol Beffa conduit l'orchestre à explorer toujours plus loin le caractère et l'atmosphère de climats inédits. On y décèle pour notre part le goût de la texture orchestrale apte à suggérer et caractériser, cette même fascination du sombre et du grave qui fait aussi l'inspiration majeure de Philippe Hersant.

Féru de littérature comme de poésie, Karol Beffa se montre inspiré par la prose flamboyante et onirique de l'Argentin Borges dont **les Ruines Circulaires** (2002) produisent in fine la partition qui ouvre ce programme de 5 pièces. Le compositeur s'approprie la figure du sorcier démiurge prêt à créer un nouvel être capable des mêmes pouvoirs pour l'imaginaire… Ainsi si son « fils » naît de ses propres rêves, le Sorcier reçoit la révélation de ses propres origines par le dieu du feu qui en électrisant sa créature, l'a rendu vivante ; mais il l'a initié au secret de ses origines : lui-même (le Sorcier) n'est que l'image vivante d'un rêve répliqué ; son immortalité montre qu'il n'a rien de mortel ni de naturel… Beffa plonge dans la matière suspendue du fantasme ; semble exprimer jusqu'aux attentes intimes du Sorcier-dieu, étirant l'espace et le temps, en une texture suave, dense,

énigmatique. On y perçoit l'hommage au Wagner de Tristan, au Debussy de Pelléas ; la musique y pense et suggère ; rien n'y est description mais plutôt passage, métamorphose… de l'étoffe des rêves justement. D'autant plus perceptible et tactile grâce ici à la sensibilité des instrumentistes du Philharmonique de Radio France, en particulier les cordes. Mais à notre avis, le chef aurait pu jouer davantage sur la transparence, en intensifiant tout autant la charge dramatique.

Bel effet de transition avec **Talisman** de 2018, qui associe la clarinette et un trio pour cordes et piano. La pièce donne le titre de l'album : le premier mouvement (« Mystérieux ») prolonge l'ambiance enivrée, mystérieuse – inquiétante des Ruines circulaires. Même si Beffa qualifie la pièce de sombre et même de « sinistre » (cf l'esprit des ruines), les interprètes savent en déduire là encore un rayonnement subtil (palpitant même dans le dialogue d'une frémissante texture du second volet intitulé « Contemplatif ») ; ils déploient une soie énigmatique dans les deux morceaux extrêmes, enveloppant le volet central, plus agité et dramatique. Y dialoguent entre autres, la sombre facétie de la clarinette aux lueurs scintillantes, qui se dérobent toujours -, et le violon d'une idéale acuité expressive, tandis que le piano martèle comme un rictus démoniaque, le ténébrisme, intranquille et indéfectible du morceau.

Destroy (2006) illustre idéalement la poétique de Beffa dans la seule texture des cordes (ici la pièce est écrite pour quatuor à cordes et piano), animée par une pulsion rythmique inéluctable qui semble avancer dans le vide et inspirer au violon, une amplification frénétique jusqu'à la transe, suivi par le piano qui laisse in fine l'auditeur comme exténué, déconcerté. Superbe sensation de vertige ou d'apesanteur sonore en une danse syncopée qui aurait perdu tout repère. Avec le compositeur au piano, l'œuvre bénéficie d'une assise et d'une motorique, impeccables.

Beau contraste avec l'âpreté glaçante, elle aussi pourtant dans le sombre le plus criard de **Tenebrae** (aux langueurs étales énigmatiques dans la seconde partie « Douloureux »); mais tout s'enchaîne dans l'ambitieuse pièce finale, **Le Bateau ivre**, partition récente de 2017, là encore inspirée par la littérature et la poésie ; et quelle poésie, en délire et hallucinations du divin Rimbaud, faiseurs de paysages et de révélations inouïs ; Karol Beffa exprime le cheminement de la nef, en sa course de plus en plus chahutée ; ses éclairs colorés, ses aspirations perdues. Tout un monde vacillant entre poésie contrôlée et folie affleurante. La transition avec le second volet de Tenebrae est idéale tant le début du Bateau semble une amplification orchestrale du climat de « Douloureux » ; la musique au delà des mots ; Beffa semble y déployer les mille et une nuances du désespoir le plus abyssal, le plus indicible, au violon solo, dans un ciel chargé de nimbes et miroitements éperdus ; le colorisme s'y déverse et s'électrise avec un raffinement inouï ; bel accomplissement orchestral, en écho de la première pièce de 2002, soit 15 ans plus ancienne, Les Ruines Circulaires. Le National de France s'enivre, entre volupté et inquiétude ; il semble plonger dans le coeur d'un ténébrisme, traversé d'éclairs et de brillances inédites, en un continuum et une course échevelée, inéluctable dont le climax progressif égale la transe du boléro ravélien : sa radicale saturation ; le dernier chant / cri d'un orchestre finalement libéré. Magistral.

CD événement, critique. TALISMAN : œuvres de Karol Beffa (1 cd Klarthe records)

1. **Les Ruines circulaires** (2002)
Orchestre philharmonique de Radio France, dir. Pascal Rophé

Talisman (2018)
Sanja Bizjak (piano), Patrick Messina (clarinette),
Lyodoh Kaneko et Young-Eun Koo (violon),
Allan Swieton (alto), Marlène Rivière (violoncelle)
2. Mystérieux
3. Contemplatif
4. Secco
5. Lent

6. **Destroy** (2006)
Quatuor Renoir et Karol Beffa (piano) – live recording

Tenebrae (2018)
Gustav Villegas (flûte), Guillaume Chilemme (violon),
Léa Hennino (alto), Victor Julien-Laferrière (violoncelle)
7. Sombre
8. Douloureux

9. **Le Bateau ivre** (2017)
Orchestre national de France, dir. Alain Altinoglu – live recording

ENTRETIEN AVEC KAROL BEFFA



ENTRETIEN avec Karol Beffa, compositeur. L'éditeur Klarthe records dédie un nouvel album (intitulé « Talisman ») aux mondes poétiques du compositeurs KAROL BEFFA, peintre et alchimiste de climats d'un rare souffle suggestif. En format orchestral ou chambriste, les 5 pièces récentes constituent ainsi une nouvelle anthologie majeure ; elles témoignent d'une sensibilité à part. **Entre "Clouds" et "Clocks", onirisme et fureur, le compositeur dévoile certains secrets de fabrication, particulièrement inspiré par les poètes et les écrivains** dont Borges… Aujourd'hui, Karol Beffa réfléchit à ce qui pourrait être un prochain opéra, et il compose pour l'horizon 2021, un « Tombeau » pour chœur et orchestre, afin de célébrer le 200 ème anniversaire de la mort de Napoléon. Explications, éclaircissements à propos de l'envoûtement qui naît à l'écoute du programme « Talisman » … Propos recueillis en avril 2020 / LIRE notre entretien complet avec Karol Beffa

APPROFONDIR

_____

Précédent cd de Karol Beffa critiqué sur CLASSIQUENEWS

CD, critique. “CREATIONS” : QUATUOR VENDOME. Bacri, **Beffa**, Escaich, Connesson… (1 cd Klarthe records (2011-2016). Feux d’artifice de Karoll Beffa

http://www.classiquenews.com/can-critique-creations-quatuor-vendome-bacri-beffa-escaich-connesson-1-cd-klarthe-records-2011-2016/

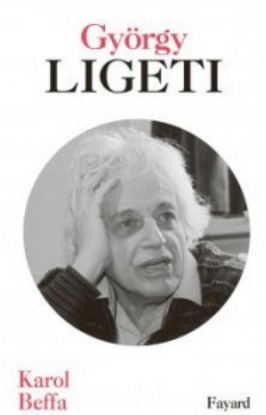
CD, critique. Karol Beffa : Into the dark (Constraste, 1 cd Aparté 2013). L’ensemble Contraste (piloté par Johan Farjot) signe un album monographique dédié à l’écriture crépusculaire et savamment ombrée du compositeur franco-suisse Karol Beffa (né en 1973), C’est avec Thierry Escaich et Philippe Hersant sans omettre Philippe Manoury, l’un des compositeurs les mieux inspirés d’aujourd’hui, dont l’accessibilité des œuvres rend l’idée même de musique contemporaine, fraternelle, humaine, souvent enivrante

http://www.classiquenews.com/cd-karol-beffa-into-the-dark-constraste-1-cd-aparte-2013/

Prédécent livre de Karol Beffa critiqué sur CLASSIQUENEWS

LIVRE événement. KAROL BEFFA : **Diabolus in opera** (éditions Alma nuvis).

http://www.classiquenews.com/ddd/



Livre événement. Compte rendu critique : György Ligeti par Karol Beffa (Editions Fayard). Le texte plus chronologique que biographique s'attache surtout à révéler la profonde unité et cohérence d'un œuvre ordinairement estimé comme éclectique, expérimentale, souvent inabouti du fait même de son incessante et continue quête structurelle. Toute la pensée de György Ligeti (1923-2006) reste un questionnement ontologique qui interroge la finalité même de la musique et le sens de sa forme transitoire. Et ce n'est certainement pas les entretiens cités par fragments ou celui intégré en fin d'ouvrage (édité pour partie dans la revue Commentaire en 2006) qui éclaire et élucide le « cas Ligeti »… bien au contraire. L'intelligence et la sensibilité suprême du compositeur l'auront préservé malgré une adolescence marquée par l'exil, hors de sa Transylvanie natale, puis la guerre et ses horreurs inoubliables… LIRE notre critique complète de la bio LIGETI par Karol Beffa : http://www.classiquenews.com/livre-evenement-compte-rendu-critique-gyorgy-ligeti-par-karol-beffa-editions-fayard/

Compte rendu de concert :

COMPTE-RENDU, critique récital. ENGHIEN LES BAINS, le 13 av 2019. Tristan Pfaff / CD critique (Ad Vitam) / 3 études de Karol Beffa

http://www.classiquenews.com/compte-rendu-critique-recital-enghien-les-bains-le-13-av-2019-tristan-pfaff-cd-critique-ad-vitam/

CD événement, critique. César Franck par Mikko Franck : Symphonie en ré, Ce que l'on entend sur la montagne, Philharmonique de Radio France (1 cd Alpha).



CD événement, critique. César Franck par Mikko Franck : Symphonie en ré, Ce que l'on entend sur la montagne, Philharmonique de Radio France (1 cd Alpha). Depuis sa création en 1937, le **Philharmonique de Radio France** n'a jamais semblé aussi heureux et épanoui que sous la conduite du finlandais **Mikko Franck**. On se souvient d'une remarquable Tosca à Orange où le chant orchestral produisait une tension dramatique captivante (été 2010). On retrouve le même engagement et une entente bénéfique dans ce programme dédié au symphonisme de César Franck.

UN POINT D'HISTOIRE… L'unique symphonie de Franck est un sommet du romantisme orchestral en France. Le point d'accomplissement qui remontant à Berlioz et sa fantastique, offre en 1888, le testament symphonique de l'auteur et une réponse sans ambiguïté à Wagner.
Préfigurée par la symphonie en sol majeur (pied de nez à celle de Mozart en sol mineur n°40 ? et qui aurait vu le jour vers 1840), la **Symphonie en ré mineur** est bien la seule, totalement aboutie qui fasse sens : dédiée à son élève Duparc, la partition est majeure pour le genre en France ; elle est achevée à l'été 1888, créée le 17 février 1889 : Franck répond à celle de Saint-Saëns avec orgue de 1885 qui déjà appliquait les préceptes de Franck quant à la construction selon un plan cyclique : répétition des mêmes motifs, superposition des motifs comme un assemblage éloquent (ainsi andante et scherzo sont joués simultanément comme un pur exercice formel, défi du

compositeur qui s'en est expliqué). Puis se furent, Lalo (Symphonie en sol mineur, 1886) ; d'Indy, sa Symphonie cévenole (créée en 1887). Chacun tente de renouveler le genre en réinterprétant la forme orchestrale (et cyclique). Une expérimentation continue qui avait été inaugurée par le visionnaire Berlioz et sa Symphonie Fantastique de 1830. Franck marque les esprits autant par la puissance de son génie orchestrateur que l'audace formelle du plan général : 3 mouvements (et non pas 4 … comme chez les Viennois classiques), … soit une annonce du triptyque La Mer de Debussy.

L'écriture de l'organiste Franck n'a pas suscité de consensus immédiat. Loin de là. Les contemporains critiquent son manque de subtilité (!) : soit une robustesse voire une puissance tellurique mal dégrossie et mal comprise par Gounod (qui parle de démonstration de l'impuissance) ou Ravel qui regrette ses erreurs « foraines » aux sommets les plus mystiques (!)…



MIKKO FRANCK EN FRANCKISTE CONVAINCANT… Rien de tel dans la lecture de Mikko Franck ici, qui comprend les ambitions de la forme sans sacrifier la tension et l'inquiétude permanentes d'une architecture à la fois menaçante et impressionnante. Dans l'optique du principe cyclique qui fond les éléments en un tout organiquement lié, Mikko Franck exprime idéalement en un souffle dramatique continu, l'enchaînement des parties : Lento, allegro non troppo / Allegretto (andante, scherzo) / Finale (allegro non troppo).
On distingue d'emblée l'âpreté et la vibration intranquille du **premier mouvement** dont le chef exprime aussi l'activité souterraine, les forces sousjacentes indomptables comme la

lave d’un volcan prête à surgir. Son caractère sombre mène au premier Allegro jusqu’au lumineux ré majeur. Nous voici donc en pleine ascension de la montagne ; de falaises à pic, effrayantes et noires, jusqu’aux cimes solaires.

Piliers d’une marche solennelle et mystérieuse, **les harpes énigmatiques du II**, en pizz (Allegretto, comem la 7è de Beethoven) prennent la hauteur nécessaire dans le prolongement de l’interrogation précédente. Les respirations incisives comme celles d’une houle prenante et enveloppante se précisent… comme océanes. La sonorité exulte mais garde une précision dans son élocution, un relief et une matière faits d’un scintillement intérieur. Le soin accordé à la transparence se déploie dans ce mouvement où bois et vents apportent leur éclairage quasi pastoral (douceur enivrante de la clarinette)
Frank fait naître des frémissements et des nuances époustouflantes aux cordes (faux scherzo car le tempo reste allegretto), osons dire purement français alors que « sévit » le wagnérisme ambiant auquel on comprend dès lors que César Franck apporte une alternative sérieuse. La clarté qui s’affirme quand les deux thèmes se superposent et se combinent, expriment bien l’esprit de défi et de résolution qui anime le compositeur.

Symphonie en ré, Ce que l’on entend sur la montagne…

Mikko Franck, un franckiste convaincant

Le chef du Philharmonique de Radio France nous gratifie d’une sonorité ample qui creuse toujours davantage le mystère et la profonde interrogation d’un Franck qui fut un mystique. La fin

du II sonne comme une révélation finale, dans l'ombre et la brume malgré son élocution d'une rare précision.

Le III frappe davantage par son entrain (citation des mouvements précédents et très habile combinaison victorieuse là encore) : la résolution des énigmes antérieures et le surgissement de la cathédrale sonore, façonnée avec une grandeur mesurée et là encore un sens du détail passionnant. Au coeur du déploiement la résolution du tout et l'aspiration mystique vers les hauteurs, Mikko Franck fait jaillir comme une étape nouvelle dans l'accomplissement spirituel, la volupté céleste des harpes qui reviennent ainsi à 8'09 expression d'une métamorphose réussie… serait-ce enfin la concrétisation du passage ? Franck n'est-il pas un prophète, un visionnaire ? Tendue, dramatique et détaillée à la fois, la lecture convainc totalement et les qualités instrumentales du Philhar sont totalement exploitées.

D'une inspiration naturaliste tout aussi réussie, en tension, climats comme en détails infimes, la vibration du poème « **Ce que l'on entend sur la montagne** » serait bel et bien le premier poème symphonique de l'histoire (conçu dès 1833), précédent celui du grand ami Liszt, tous deux quasi au même moment, inspirés par Hugo (Feuilles d'Automnes). La malédiction du destin humain plane chez Franck ; un sentiment d'empêchement qui se traduit aussi par l'immensité mystérieuse de la nature. Grandeur impénétrable du motif naturel opposé au cri sans espoir de l'humanité.
La vision est romantique, sacralise en quelque sorte la montagne, les flots, l'infini du paysage (« les orbes infinis » comme émanation de la puissance divine). Franck se rapproche du panthéisme grandiose de Berlioz (Damnation de Faust), dialogue avec la spacialité cosmique du peintre Turner.
On est très éloigné de la fragilité des écosystèmes qu'a permis de révéler et avec quelle actuelle acuité, la conscience écologique. L'orchestre de Franck dans ses climats

énigmatiques capte la force d'un équilibre qui échappe totalement aux hommes. Ce chant des équilibres impénétrables se lit aussi chez Schubert que Franck connaît parfaitement et auquel il semble rendre hommage au même titre que Bach et qu'à Beethoven (Symphonie Pastorale).

Si Liszt emprunte un chemin d'épreuves, marqué par les obstacles, la fin quant à elle, s'élève en une lévitation mystique. Chez Franck, le mouvement est inverse : profondément croyant, le compositeur pense et médite la fragilité humaine, sa vaine puissance, son inéluctable naufrage ; tout s'effondre dans l'ombre profonde, pesanteur si présente dans le poème d'Hugo. Et qui rend la sensibilité de Franck très proche de la lyre hugolienne.

Franck déploie une maîtrise parfaite dans l'art des modulations harmoniques ; son génie est tout autant convaincant dans la conception structurelle et l'architecture du poème ; il témoigne d'un cycle de pressentiments et de tristesse ineffable (sentiment pesant/présent dans le texte de Hugo).
La partition guère enregistrée comparée à celle de Liszt, fait entendre les mêmes qualités du maestro, directeur musical du Philhar depuis sept 2015 (et reconduit jusqu'en sept 2022). Le chef nous montre clairement la pertinence du compositeur face à la source hugolienne.

Le poème de presque 29 mn est énoncé comme une suite de respirations spirituelles là encore très emblématiques du mysticisme d'un Franck qui orchestre comme un peintre. Sans lourdeur ni épaisseur, dans la transparence de la texture (et son activité scintillante : cf l'irisation frémissante des six parties de violons au début de la séquence), le geste de Mikko Franck respecte l'équilibre des plans, le relief des bois dans un miroitement continu des cordes.
Le chef ne se trompe pas, exprimant avec volupté le son de la grandeur croissante. Ainsi se précise dans ses contours progressifs, la montagne magique. Ce que nous dit Franck ici

c’est l’inénarrable frémissement du monde vivant et minéral, emprunt de mystère et de secrètes vibrations (à 8’39, la flûte émerge sur la soie des cordes ; ou à12’48, la clarinette ondulante, vaporeuse…). On gravit peu à peu la montagne pour contempler enfin au dessus des cimes la clarté grandiose du panorama. Et la misère humaine.
Mais ce que nous dit la montagne, c’est l’ivresse de l’altitude. En maître absolu du tempo et de la sonorité, Mikko Franck nous montre qu’il sait en vrai poète, ciseler la verve narrative de César Franck, avec cette transparence de la pâte sonore que ne maîtrisent pas les phalanges germaniques ; le maestro sait révéler chez César, l’architecte et le géomètre de superbes paysages sonores.

CD événement, critique. César Franck par Mikko Franck : Symphonie en ré, Ce que nous dit la montagne, Philharmonique de Radio France (1 cd Alpha). CLIC de CLASSIQUENEWS avril 2020.

César Franck (1822-1890) : Symphonie en ré mineur

Lento, allegro non troppo (18’35)
Allegretto : Andante, scherzo (10’04)
/ Allegro non tropppo (10’15)

CE QU’ON ENTEND SUR LA MONTAGNE
Poème symphonique (28’20)

Durée totale: 1h07

Orchestre Philharmonique de Radio France
Mikko Franck, direction

CD, critique. Album Schumann, par Élisabeth Leonskaja, piano,(2 cd, label eaSonus 2020)



CD, critique. Album Schumann, par Élisabeth Leonskaja, piano (2 cd, label **eaSonus** 2020). **Elisabeth Leonskaja** avait par le passé enregistré la première sonate opus 11 de **Robert Schumann** (label Teldec,1988). Il aura fallu attendre ce début d'année 2020 pour enfin entendre plus amplement au disque ce compositeur qu'elle affectionne. Elle lui consacre un album de deux CD, où se rejoignent l'alpha et l'oméga de son œuvre dans une « magie sonore » qui n'a d'égal que l'exigence structurelle et la profondeur du propos.

Le premier CD rassemble les Variations Abegg opus 1, les Papillons opus 2, les Études symphoniques opus 13 précédées de leurs cinq études posthumes, et enfin les Geistervariationen Wo0 24. **Le second CD**: la Sonate n°1 en fa dièse mineur opus 11, et la Sonate n°2 en sol mineur opus 22.

ELISABETH LEONSKAJA FORGE L'ESPRIT DE ROBERT SCHUMANN

Loin de verser dans l'écueil d'une interprétation décousue, ce qui est le risque chez Schumann, celle d'Elisabeth Leonskaja

est faite d'un alliage solide, qui n'est pas exempt de tendre poésie. **Les Variations Abegg** en sont un joyau. La pianiste habille de fraîcheur cette œuvre de jeunesse, dans une délicieuse fluidité. Quelle raffinement de toucher, sous la légèreté du ton! La main gauche sait apporter le soutien des basses, tout en délicatesse, comme se faire oublier pour laisser libre cours aux vivifiants élans lyriques. Rien qui pèse et qui pose, une musique qui semble s'inventer au fur et à mesure, qui respire, mais dans un cadre – en filigrane- d'une tenue rigoureuse, qui ne permet aucun débordement. On imagine volontiers à l'écoute de ses **Papillons** les scènettes d'un théâtre de marionnettes. Elisabeth Leonskaja soigne le détail de ces miniatures sans perdre de vue l'esprit de l'ensemble. Les reprises apportent leurs grains de sel par de légères nuances de phrasés, ou de micro rubatos bien sentis. Tour à tour naïf, enlevé, tendre, piquant parfois, ce petit carnaval, condensé d'humeurs changeantes, a fière allure sous ses doigts, et parle à notre enfance. Viennent ensuite à rebours les **Études symphoniques**, avec leur condensé posthume, composé en 1852, soit près de vingt ans après l'écriture des douze études d'origine. La couleur est ici tout autre: le thème choral chante avec gravité, et annonce le climat très particulier des cinq variations, d'une grande densité d'expression. Le goût de Schumann pour une certaine forme de spiritualité, qu'il relie au spiritisme, et dont l'auteur du texte du livret fait état, trouve dans ces variations, et par l'interprétation d'Elisabeth Leonskaja sa plus évidente traduction, quand bien même les ultimes « *Geistervariationen* » (Variations sur le thème des Esprits) sont explicites à ce sujet. Sur sa puissante ligne de basse, le bouillonnement de la première variation ouvre sur l'étrangeté surnaturelle de la seconde, aux harmonies d'un autre monde. La pianiste nous y tient comme dans un rêve éveillé, sa main gauche dans son ondoiement sonore offrant d'indéfinissables visions. E. Léonskaja déploie tout un art du dialogue dans les deux variations qui suivent, empreints de tendre passion, de soupirs, sans jamais d'excès. Si son jeu possède au fil des

plages du disque une clarté polyphonique, avantagée par la qualité de prise de son, il est d'une ineffable beauté dans les mouvements lents. En témoigne la cinquième variation, rêveuse, aux délicates suspensions, d'une touchante pudeur. Les douze variations n'en sont pas moins attachantes. Ce que Schumann explore dans ces études qui n'étaient pas selon lui destinées à être jouées en public, E. Leonskaja le transcende, en extrait l'essence profonde, l'énergie intrinsèque, dans le tragique de la deuxième variation notamment, la course palpitante de la septième et la triomphale douzième, les secrètes confidences échangées dans le merveilleux legato de la onzième. Schumann ne composera plus rien après les *Geistervariationen*, écrites en 1854 sur une mélodie qu'il aurait reçu des esprits de Schubert et Mendelssohn. Ce bouleversant témoignage apparaît après l'opulence des variations, dans son émouvant dépouillement, si loin de la fantaisie de l'opus 1.

Les Sonates n°1 et n°2 composées, comme les **Études symphoniques**, en 1837-1838 sont elles aussi tenues de main ferme, reposant sur une assise rythmique inébranlable, la caractérisation des voix, et une lecture d'une netteté impeccable. Mais un peu trop. La passion est tenue en bride, dans le finale de la sonate n°1, mais surtout dans **la sonate n°2**, dont le tempo indiqué par Schumann « *So rasch wie möglich* » (aussi vite que possible) trop retenu fait entendre une main gauche très articulée. On aurait aimé entendre chant plus enflammé. La fougue est absente du scherzo, sans grain de folie, et la fin du Rondo pourrait être davantage tempétueuse. L'andantino, assez allant, est le mouvement le plus réussi: écoutez sa voix intérieure, magnifiquement timbrée et chantante! **La sonate n°1** convainc davantage. Comme la pianiste fait respirer la musique dans son premier mouvement, et quelle vision orchestrale! La pédale est soigneusement dosée, les timbres et les attaques finement étudiés. Le deuxième mouvement est pure rêverie, tendrement coloré par la main gauche. Le scherzo, théâtral, est un mini carnaval à lui tout

seul, avec ses accentuations à contrepied. Le dernier mouvement, quoique dépourvu du vertige de la passion, touche par l'intériorité de ses passages recueillis.

Elisabeth Leonskaja signe ici un somptueux album, dont les Études symphoniques forment la clé de voûte. Il vient apporter une pierre nouvelle et essentielle à l'édifice d'une discographie déjà riche, qui compte parmi ses plus emblématiques personnalités Nat, Arrau et Richter pour, par exemple, ce qui est du passé, Pollini et Argerich (sonate en sol mineur d'une impudique et incandescente passion! – aux antipodes de cette version), et plus récemment Bianconi (Papillons, et Études symphoniques au complet, d'une grande poésie et à la beauté racée).

_____

CD, critique. Album Schumann, par Élisabeth Leonskaja, piano (2 cd, label eaSonus 2020)

CD, critique. DANZAS : CUAREIM QUARTET + NATASCHA ROGERS (1 cd Klarthe

records)



CD, critique. DANZAS : CUAREIM QUARTET + NATASCHA ROGERS (1 cd Klarthe records) – Il émane des artistes ici réunis une connivence riche en métissages et saveurs inédites ; les instrumentistes renouvellent l'art du Quatuor entre autres dont ils font un passage vers un univers instrumental et poétique très singularisé : le **CUAREIM QUARTET** incarne l'idéal des métissages enivrants. Les quatre instrumentistes se sont lancés en quatuor au Mexique en 2013. Le geste des Quatre cultive avec habileté le trouble né du croisement du jazz, des musiques du monde, populaires, traditionnelles, servies par des instruments « classiques ». Ici, ils puisent dans un répertoire impressionnants de rythmes de danses, une série de morceaux inédits composés par chaque instrumentiste, qui savent aussi laisser la place à l'impro. C'est un son différent et plus caractérisé encore (apport de la percu : le bombo dans « Gerundio » par exemple) qui sait aussi rester dans la tradition du quatuor à cordes, jouant d'ailleurs des styles. Le choix des pièces renvoie à leur dernier cd « Danzas » / « danses » : chaque morceau est un tableau en soi, fortement marqué par des éléments expressifs spécifiques.

Chaque pièce est une invitation au voyage : Brésil, Cuba, Argentine, Mexique (évidemment), mais aussi Bulgarie (irrésistible Tanuana, véritable appel aux rêves élaboré par le violoniste Federico Nathan), Macédoine… jusqu'à la Réunion et au Pérou. L'offrande invite constamment à l'imaginaire ; elle est un formidable vivier de métissages inventifs (écoutez les « Amants de Barbès » par exemple, composé par le violoncelliste Guillaume Latil qui évoque la vitalité des

musiques de l'Afrique du Nord, dans l'esprit du bal musette… D'un cycle d'instants amoureusement chaloupés, se détache aussi la nonchalance mélancolique de « Naila », boléro mexicain (avec maracas et congas) d'une délicieuse tendresse… pièce qui est le point de départ du groupe.
L'ivresse est au rendez vous ; la volonté de partage et d'échanges aussi car la musique est universelle et métissée. Voilà un programme flamboyant qui démontre avec justesse, car les visions réductrices résistent, -comme la volonté de cloisonner les démarches-, combien l'histoire de la musique est un perpétuel et heureux mélange ; du « savant » au « populaire », les mouvements et les passages sont perpétuels ; les cultures, imbriquées, fusionnées, régénérées.

Cuareim Quartet confirme cette complicité active qui rappelle combien la musique dite savante ne serait rien sans la vitalité des musiques populaires et traditionnelles. Le goût des assemblages règne en maître et les kaléidoscopes de couleurs et de sons éblouissent d'un bout à l'autre de ce programme enivrant, soit 10 « épisodes » musicaux, 10 « Danzas / danses » d'ici et d'ailleurs, d'hier et d'aujourd'hui. Une préférence ? Saluons le chant sacré cubain « La topa de elegua » … un traditionnel Yoruba, chanté par Natascha Rogers. L'art des saveurs et des combinaisons imprévues surprend, convainc, transporte.

CD, critique. **DANZAS : CUAREIM QUARTET + NATASCHA ROGERS** (1 cd Klarthe records) – CLIC de CLASSIQUENEWS / Printemps 2020

DANZAS par Cuareim Quartet
Federico Nathan, Rodrigo Bauzá, violons
Olivier Samouillan, altiste
Guillaume Latil, violoncelle
Natascha Rogers, chant

_____

PLUS D’INFOS sur le site du label **KLARTHE** records
https://www.klarthe.com/index.php/fr/enregistrements/jaz-detail

_____

TEASER VIDEO : Cuareim Quartet
https://www.klarthe.com/index.php/fr/enregistrements/jaz-detail

_____

CLIP VIDEO : « Les Amants de Barbès »

Les amants de Barbès : métissages heureux du Cuareim Quartet
Rodrigo Bauza, Federico Nathan – violins / violons
Olivier Samouillan – Viola / alto
Guillaume Latil – cello / violoncelle

_____

CD coffret événement :

BEETHOVEN revolution (vol1), Jordi SAVALL (Symphonies 1 à 5 – Le Concert des Nations, Académie Beethoven 250 – 3 cd Alia Vox, 2019)



CD coffret événement : BEETHOVEN revolution (vol1), Jordi SAVALL (Symphonies 1 à 5 – Le Concert des Nations, Académie Beethoven 250 – 3 cd Alia Vox juin sept 2019). C'est un feu de joie dont l'allant percute et avance sans lourdeur ni épaisseur ; **Jordi Savall dévoile un Beethoven dépoussiéré, vif argent, grâce aux tempos enfin rétablis.** L'équilibre des pupitres (cordes en boyau, bois, vents et cuivres), la puissance des unissons, la violence des tutti, fouettés et onctueux, l'intelligence des nuances, la fermeté virile du geste… indiquent une lecture d'une rare cohérence.

Les premières symphonies sont relues avec une vitalité régénératrice, un sens du détail et aussi une clarté structurelle de premier plan. **La n°1 (1800)** impose un souffle, des respirations amoureuses, une hauteur de vue, un sens irrésistible des équilibres ; l'orchestre est conçu comme une assemblée d'individualités pourtant unifiées en une direction commune. L'emblème même de la société active réconciliée, fraternelle : soit l'accomplissement de l'idéal beethovénien. Sur le plan musical, l'auditeur se délecte tout autant de la ciselure, de l'énergie, de l'esprit réformateur comme de

l'activité franche d'un orchestre impérial. Savall nous fait entendre le bruit du chaos primordial, la forge armée et conquérante, le relief des armes belliqueuses, les gouffres vertigineux ouverts et le pur esprit créateur, celui qui organise la matière pour que surgisse la lumière (pulsion dyonisiaque furieuse et dansante du dernier Allegro). Les temps de suspension plus méditative et de plénitude tendre, d'effusion fraternelle façonnent la superbe articulation du Larghetto de la **Symphonie n°2 (1802)** où scintillent frottements harmoniques et saveur des timbres caractérisés.

Dès le début de **la 3è Eroïca (1804)**, en son Allegro con brio se déploie le vol de l'aigle, ses hauteurs olympiennes où les secousses militaires et les déflagrations semblent comme absorbées, distanciées / intégrées dans un panorama à l'échelle du cosmos : déjà le destin frappe à la porte (6 coups assénés), expression d'une détermination âpre, inextinguible, à laquelle trait du génie, succède la Marcia funèbre : Savall y élargit encore le cortex beethovénien , irrépressible déploration funèbre (le deuil des idées trahies par Bonaparte devenu Napoléon le tyran) ; le geste est mordant, nerveux (en écho avec l'aigreur millimétrée des cuivres) et la palette des nuances aussi étendue que délectable (les bois d'une voluptueuse présence, souple, affectueuse). La forge symphonique beethovénienne palpite à chaque mesure. Dans cette fabuleuse descente infernale s'accomplissent un relief instrumental, une intensité nimbée par les couleurs sidérantes des bois. Le travail est exceptionnel et rétablit la filiation de Ludwig avec Mozart et Haydn (colonnes maçonniques et gravitas du Requiem du Premier ; vibration fantastique de La Création du Second). Le chef catalan avait déjà abordé la partition en 1994 dans une version pleine de fougue et de contrastes, prélude nécessaire semble-t-il à l'accomplissement de 2019.

La 4è (1806) pétille et trépigne, assénant avec une motricité rythmique exaltée, l'avènement d'une ère nouvelle ; introduit

par l'Adagio préliminaire, l'Allegro II avance, impérial, impérieux, ivre de sa force électrisée. Même jeu d'équilibre entre percus et cuivres tranchantes, bois onctueux et cordes trépidantes dans l'Adagio qui conduit à une plénitude nouvelle : le fini instrumental (clarinette olympienne) semble y recueillir la leçon du dernier Mozart. Tout s'accorde et s'organise pour la vitalité éruptive mais organisée du dernier Allegro : danse et transe à la fois, dramaturgie chorégraphique, feu de joie d'une irrépressible énergie.

La 5ème (1808) peut alors ciseler ses accents tranchants, véritables appels à la sidération ultime, pour que naisse en un dénouement cathartique, l'euphorie salvatrice finale. Là encore le détail, la nervosité, une certaine dramaturgie du désespoir qui confère la gravité, soutient une lecture somptueusement pensée : où l'Allegro serait l'expression d'un espoir planétaire et cosmique, bientôt déçu et enterré manu militari dans l'Andante qui suit, selon un diptyque bien connu à présent et inauguré dans la 3è « Eroica », elle aussi contrastée et bipolaire, exaltée puis méditative jusqu'au dénuement le plus total. Savall en comprend l'échelle des registres, l'écart vertigineux des deux versants. La jubilation olympienne, exaltation et extase fraternelle, du dernier Allegro affirme ce galop étincelant (éclairs et saillies des bois et des vents, clarinette, flûte…éperdues / « sempre più allegro »).

Dans les faits, Jordi Savall démontre une compréhension profonde du massif beethovénien ; il en révèle les équilibres singuliers, d'autant mieux mesurés depuis son interprétation précédente des 3 dernières symphonies de Mozart (2017-2018). L'auditeur y détecte une filiation avec l'harmonie des bois et des vents, particulièrement ciselés et privilégiés, dialoguant avec les cordes, jamais trop puissantes. La martialité de

Ludwig s'en trouve allégée, plus percutante, et c'est tout le bénéfice des instruments d'époque qui jaillit, renforçant les contrastes beethovéniens. La sonorité est l'autre superbe offrande de Savall grâce à l'effectif : autour de 60 instrumentistes dont 32 cordes ; la fidélité aux souhaits de Beethoven est éloquente dans cette clarification entre les pupitres. Voilà comment le chef catalan éclaire de l'intérieur l'expressivité beethovénienne où l'orchestre n'exprime pas la pensée musicale : il est cette pensée elle-même. Pas de masques ni d'enveloppe formelle : franc et direct, les musiciens fusionnent avec le sens : il porte l'esprit du génie créateur. Ce premier coffret des Symphonies 1 à 5 (un second est annoncé comprenant les 6 à 9) démontre aussi la pertinence des moyens mis en œuvre : Savall a organisé plusieurs académies musicales où instrumentistes aguerris de Concert des Nations encadrent et pilotent de plus jeunes ; de sorte qu'aux côtés de la pertinence artistique, la transmission et le partage s'invitent à cette fête collective de la transe et de l'élégance. Lecture majeure. Vite le 2è volume de cette intégrale Beethoven de premier plan. Pour l'année BEETHOVEN 2020, on ne pouvait rêver geste plus saisissant. CLIC de CLASSIQUENEWS.COM

_____

CD coffret événement : « **BEETHOVEN révolution » Jordi SAVALL (Symphonies 1 à 5 – Le Concert des Nations**, Académie Beethoven 250, château de Cardona, Catalogne, juin / sept 2019 – 3 cd **Alia Vox**)

_____

LIRE aussi notre **critique du coffret des 3 dernières Symphonies de MOZART** par Jordi Savall / CLIC de classiquenews (été 2019) :

http://www.classiquenews.com/cd-coffret-evenement-mozart-les-3-dernieres-symphonies-39-40-41-jupiter-jordi-savall-3-cd-alia-vox/

LIRE aussi notre **dossier spécial LUDWIG BEETHOVEN 2020** : dossier pour les 250 ans de la naissance de Beethoven (cd, livres, dvd, biographie, etc…):

http://www.classiquenews.com/dossier-beethoven-2020-les-250-ans-de-la-naissance-1770-2020/

CD, critique. BEETHOVEN : lieder & songs. Matthias Goerne, baryton (1 cd DG Deustche Grammophon)



CD, critique. BEETHOVEN : lieder & songs. Matthias Goerne, baryton (1 cd DG Deustche Grammophon). Le Beethoven intimiste, révélant ses aspirations amoureuses, les non-dits et la passion souvent ardente d'un cœur insatiable (si l'on décompte le nombre de ses aimées durant sa carrière) se dévoilent ici grâce au chant sobre et profond du baryton **Matthias Goerne**. Le diseur, excellent schubertien, féru de poésie depuis son enfance à Weimar et grâce au goût du père dramaturge, très amateur de Goethe, ravive ici, par la sincérité de sa voix, la flamme et le verbe éruptif comme allusif du Beethoven le plus proche du cœur. En témoignent ces 23 lieder dont deux cycles majeurs : les 6 lieder opus 48 et

le cycle noble et profond « An die ferne Geliebte » opus 98, désormais emblématique d'un romantique au verbe et à la mélodie, ciselés.

LIRE aussi notre dossier spécial BEETHOVEN 2020
http://www.classiquenews.com/dossier-beethoven-2020-les-250-ans-de-la-naissance-1770-2020/

1. Beethoven: 6 Lieder op. 48 – 1. Bitten
2. Beethoven: 6 Lieder op. 48 – 2. Die Liebe des Nächsten
3. Beethoven: 6 Lieder op. 48 – 3. Vom Tode
4. Beethoven: 6 Lieder op. 48 – 4. Die Ehre Gottes aus der Natur
5. Beethoven: 6 Lieder op. 48 – 5. Gottes Macht und Vorsehung
6. Beethoven: 6 Lieder op. 48 – 6. Bußlied
7. Beethoven: Resignation WoO 149
8. Beethoven: An die Hoffnung op. 32
9. Beethoven: Gesang aus der Ferne WoO 137
10. Beethoven: Maigesang op. 52 no. 4
11. Beethoven: Der Liebende WoO 139
12. Beethoven: Klage WoO 113
13. Beethoven: An die Hoffnung op. 94
14. Beethoven: Adelaide op. 46
15. Beethoven: Wonne der Wehmut op. 83 no. 1
16. Beethoven: Das Liedchen von der Ruhe op. 52 no. 3
17. Beethoven: An die Geliebte WoO 140
18. Beethoven: An die ferne Geliebte op. 98 – 1. Auf dem Hügel sitz ich, spähend
19. Beethoven: An die ferne Geliebte op. 98 – 2. Wo die Berge so blau
20. Beethoven: An die ferne Geliebte op. 98 – 3. Leichte Segler in den Höhen
21. Beethoven: An die ferne Geliebte op. 98 – 4. Diese Wolken in den Höhen
22. Beethoven: An die ferne Geliebte op. 98 – 5. Es kehret der Maien, es blühet die Au
23. Beethoven: An die ferne Geliebte op. 98 – 6. Nimm sie hin

denn, diese Lieder

LIVRE événement, critique. Willem de Vries : COMMANDO MUSIK (Buchet Chastel)



LIVRE événement, critique. Willem de Vries : COMMANDO MUSIK (Buchet Chastel) – On mésestime souvent combien les nazis furent d'âpres voleurs d'œuvres d'art, et sur le plan musical, des prédateurs prêts à tout pour dérober les biens juifs de toute nature et surtout de grande valeur (partitions, manuscrits, instruments…). Dès 1940, l'administration hitlérienne organise une vaste politique de confiscation des biens juifs, dans les territoires occupés (France, Belgique, Pays-bas…), spoliant maintes familles ayant fui, déportées ou retenues prisonnières, afin d'enrichir encore et encore les fonds artistiques allemands, en particulier de la capitale du reich, Berlin (et dans un premier temps, avant inventaire exhaustif dans les entrepôts de la firme Franzkowiak), ou à Lepizig où était programmé le projet de musée musical du reich (« Hohe Schule »).
Ainsi « l'organisation Rosenberg » ou ERR, suivait l'objectif d'éliminer la vie culturelle juive dans toute l'Europe, à travers la confiscation des œuvres d'art et des bibliothèques au profit du IIIè reich. Une cellule consacrée à la musique voit le jour, le « Sonderstab Musik » (/ commando « musique »), composée d'éminents musicologues allemands, chargés de

localiser instruments, partitions, manuscrits… l'activité de cette officine est le sujet principal de ce livre passionnant.

Le sonderstab musik / Commando Musik… Spoliation anti juive à l'échelle européenne

Pour clarifier encore l'étendue de la spoliation, les fameux « monuments men » (MFA & A pour Monuments, Fine arts and archive programm ») créé dès 1943 par le général Dwight Eisenhower, commandant suprême des armées américaines, furent organisés pour tracer et récupérer les quelques 5 millions d'œuvres d'art usurpées par les nazis dans toute l'Europe…

Le texte que publie Buchet Chastel est moins une offrande littéraire que le support d'une enquête complète, premier document sérieusement argumenté, parfois très (trop ?) détaillé ; de toute évidence, les chercheurs à venir y puiseront des pistes d'investigation pour élucider nombre de problème d'objets et d'instruments qui pour certains attendent toujours de revenir à leurs propriétaires originels et / ou à leurs descendants. C'est le fruit de presque 20 années de recherche menée par Willem De Vries à partir de 1991, et qui constitue un éclairage décisif sur l'une des plus ignobles opérations de spoliation jamais organisée au 20è. Sur ses propres deniers (puisque la faculté d'Amsterdam refusa de

financer son projet), le chercheur rassemble et identifie un nombre important de manuscrits gardant la trace d'une administration méticuleuse, dont le seul but est la confiscation à grande échelle. Ce sont plusieurs centaines de milliers d'ouvrages et plusieurs dizaines de milliers d'instruments et de partitions qui sont transférer à Berlin puis dans les caches du reich en Haute Silésie (Ratibor, Pless, Langenau).

Toute l'opération s'appuie sur une idéologie première particulièrement bien documentée ; sur l'engagement de personnalités très zélées à la bonne réalisation de leur mission… Ainsi Willem de Vries dresse le portrait de deux personnalités clés dans ce programme de vol à l'échelle européenne : Alfred Rosenberg le théoricien (celui qui instille les ferments du national-socialisme dans l'art et la culture allemande) et Herbert Gerigk, membre des Waffen-SS… et biographe de Verdi et Rossini, qui fut ainsi le responsable de la bonne exécution des principes édictés (« orchestrateur de la politique musicale de Rosenberg).
Le dossier est complété par le cas de collaborateurs identifiés, chevilles ouvrières du Sonderstab Musik : Wolfgang Boetticher (devenu professeur de musicologie à l'Université de Göttingen après la guerre et renvoyé suite aux découvertes de l'auteur) et Guillaume de Van (conservateur à la BN et correspondant local à Paris, collaborateur des plus actifs du Sonderstab Musik)…. parmi leurs victimes, spoliées au mépris de tout respect de la propriété et de la mémoire des juifs inquiétés et martyrisés : Arthur Rubinstein (dont 71 compositions qui lui furent dédiées…), le critique musical Arno Poldès, le violoncelliste Gregor Piatigorsky ; et les cas spécifiquement analysés de la claveciniste polonaise Wanda Landowska dont la collection en France était domiciliée à Saint-Leu la Forêt (soit 60 caisses dérobées par Gerigk, comprenant la bibliothèque musicale, les biens et meubles dont les instruments, parmi lesquels le fameux piano de Chopin, de nombreux peintures et objets d'art…); du compositeur Darius

Milhaud dont l'appartement parisien après sa fuite, fut intégralement « vidé » ; Willem de Vries évoque alors la plainte du gouvernement français, démuni, laissé sans suite…; il précise le zèle pointilleux de Boetticher, habile à réécrire l'histoire et déclarer Landowska comme juive… S'agissant de Milhaud, De Vries retrouve ainsi la trace de partitions que l'on croyait perdues (dont Le beau Tripoli de damas, Poème pour le piano et l'orchestre sur un cantique de Camargue, Sonatine pour orgue…), finalement restituées par l'auteur à la veuve de Darius Milhaud, Madeleine, en avril 1992.

L'apport est fondamental : il suscite l'admiration pour le travail de recherche ainsi réalisé, autant que l'effroi face à une vaste et minutieuse opération de spoliation antijuive.

LIVRE événement, critique. Willem de Vries : COMMANDO MUSIK (Buchet Chastel) – Parution : oct 2019 – Format : 15 x 23 cm, 416 pages – 26 € – ISBN 978-2-283-03198-8

Cd, critique.. MOSZOWSKI / Etsuko Hirose, piano (1 cd dana cord, 2019)



Cd, critique.. MOSZOWSKI / Etsuko Hirose, piano (1 cd dana cord, 2019) – Martha Argerich ne s'est pas trompée en lui remettant le premier prix de sa compétition en 1999 : élégance, style, musicalité, et surtout, qualité rare, mesure et nuances : la japonaise née à Nagoya, **Etsuko Hirose** réalise dans ce récital Moszkowski un somptueux parcours romantique et post romantique où ensorcèlent sa science allusive, son toucher de velours, sa technique magistrale, une intelligence expressive superlative …capables de faire surgir de l'ombre, l'essence enivrée, extatique des pièces choisies (vertigineux « Caprice espagnol » ; ***Isoldens Tod*** / Mort d'Isolde, publiée en 1924, dédicace à Busoni, ici idéalement exprimée, vraie esquisse de l'ombre dans l'ombre).

Sur les pas du magicien Moszkowski

Etsuko HIROSE captive et ensorcèle…

Soucieuse du détail, des infimes nuances, Hirose suit les pas de son prédécesseur polonais **Moritz Moszkowski (1854 – 1925)**, pianiste virtuose dès ses 19 ans à Berlin, célébré pour sa pudeur et son esprit suggestif à la Chopin, mais aussi violoniste et chef d'orchestre. A Paris, il épouse la sœur de Cécile Cheminade, Henriette (1884) : l'union ne durera pas plus de 8 ans, soldée par un divorce en 1892.



Comme compositeur, le plus parisien des Polonais (comme Chopin), **Moszkowski** déploie une sensibilité qui revivifie la grande leçon de Liszt (avec lequel il joua et qui l'admirait) mais avec un surcroît d'âme et d'intériorité (Valse opus 34 d'ouverture ; la somptueuse Etude opus 72-13…). En acrobate et poétesse, à l'imagination ciselée, Etsuko Hirose sait faire scintiller chaque accent, l'inscrivant dans une architecture mélodique et harmonique idéalement structurée ; aucun effet démonstratif ici, mais l'éclosion et l'essor d'une virtuosité naturelle qui chante et parle (écoutez enchaînés : les caprices de « Guitare » opus 45-2 ; la cadence frénétique et souple du déjà cité « Caprice espagnol » opus 37), sertie de couleurs intimes énoncées précisément et sans heurts (flexibilité jaillissante et océane de « En automne »), sachant caractériser sans épaisseur (marche noble de la

Polonaise opus 17-1).



La pianiste a bien raison d'inscrire les œuvres du Polonais mort à Paris, qu'il s'agisse de transcriptions ou d'oeuvres originelles : elle en cristallise la passion romantique et aussi dans un jeu articulé et sobre, l'éloquence intérieure. Serguei Rachmaninoff ou Vladimir Horowitz choisissaient eux aussi Moszkowski pour compléter leur récital ; de sorte qu'à travers ses choix et filiations, **Etsuko Hirose** s'inscrit elle-même dans une tradition prestigieuse du clavier, une certaine conception sonore et esthétique qui est celle des plus grands pianistes poètes (transcription de Carmen de Bizet, riche d'arrières plans et contre chants superbement agencés dans un sentiment d'urgence et de finesse). Magistral, donc **CLIC de classiquenews du printemps 2020**.

Cd, critique.. MOSZOWSKI / Etsuko Hirose, piano (1 cd dana cord, – enregistré à PARIS, oct et nov 2019 – piano grand concert Bechstein) – CLIC de CLASSIQUENEWS – prise de son détaillée avec relief et profondeur.